

Zeitschrift: Nachrichten / Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare, Schweizerische Vereinigung für Dokumentation = Nouvelles / Association des Bibliothécaires Suisses, Association Suisse de Documentation

Herausgeber: Vereinigung Schweizerischer Bibliothekare; Schweizerische Vereinigung für Dokumentation

Band: 48 (1972)

Heft: (1): Begegnung mit dem Buch : vierundfünfzig Anmerkungen und acht Zeichnungen = Rencontre avec le livre : cinquante-quatre essais et huit dessins

Artikel: Le texte poétique: Tempête sur les glaciers

Autor: Chappaz, Maurice

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-770981>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rien ne s'égaré qui ne se retrouve entre les signets d'un volume entr'ouvert. C'est le miracle le plus étonnant de notre condition. A l'humble recette domestique, à la méditation du philosophe, à la fulgurante intuition du génie, la feuille innocente et familière offre un abri sûr. Si fragile, elle trouve dans ses innombrables doubles la garantie de ne pas périr.

Tout ce que l'homme a vu, entendu, senti, pensé, depuis qu'il apprit à écrire, se superpose dans les bibliothèques en couches sédimentaires de sagesse et de savoir. Chaque nouvel humain vient gratter de l'ongle cette haute paroi vertigineuse. Il en emporte un peu d'or.

Quelle vie féconde oserait affirmer qu'elle ne doit rien à quelque livre qui ouvrit devant ses pas des chemins de lumière? L'exemple est frappant de ces grandes destinées qui s'avouent redevables à la lecture des choix qui les ont portées sur les sommets. D'autres, il est vrai, accusent le Démon de la lecture de les avoir égarés. Il serait bien étonnant que le Prince des Nuits ne sût pas se servir de cette arme séduisante.

J'aime les enfances attentives à la magie des contes. L'amour de la poésie s'enracine dans ces avenues émerveillées. Quelles connivences s'établissent entre l'adulte qui rêve à son passé, la plume à la main, et cette imagination avide d'infini, impatiente de sa faiblesse! Si le monde existe pour la seule raison qu'il doit aboutir à un livre, le livre, en retour, miraculeusement, agrandit le monde.

Maurice Zermatten

Le texte poétique: Tempête sur les glaciers

On a senti la lourdeur du silence, le poids, l'humeur de ce silence. La neige n'est plus sèche. Une humidité semble rejaillir du froid. L'odeur de la neige devient plus forte.

Le ciel diffuse l'incendie des nuages. Des tours se rapprochent. Le brouillard commence à ramper le long des couloirs de rochers, surgi on ne sait d'où tandis que nous changions de cap. On ne l'a pas vu s'échapper de la vallée en train de cuire. C'est d'abord le pourlèchement des massifs puis l'échevellement. Hein, ces troupeaux de rats dans les villes du moyen âge? Des ruisselets de petites fumées se saisissent d'une énorme montagne puis de fantastiques écharpes, un grément tourbillonnant s'envole. Le ciel s'obscurcit. Toute l'enceinte devient grise. On va vers le grand étouffement. Or j'ai dans l'œil, voici un instant, seulement un petit rocher comme une bûche qui fume.

La rafale fond du ciel.

Un flocon qui pêche devient dix mille. Les anoraks flottants se froissent et aboient. Les oreilles grincent. Le bruit du vent racle les tympan, nous assour-

dit jusque dans la poitrine. Il n'y a plus que des morceaux de monde, des apparitions de rochers, des flash de blocs, de moraines, une barre de séracs, et on s'y raccroche. Maurice se perd à dix mètres, la voix de Joseph cesse à cinq. Les traces meurent. Les flocons se rassemblent, c'est lancinant, ils giclent horizontalement, ils dévient les pentes. Les lunettes s'embuent. Il faut ouvrir les yeux qui brûlent, piquent, saignent. On se met à virer à l'aveugle et le grand papillotement nous encercle.

«J'ai des abeilles sous mon bonnet» — «J'ai du feu sur mon bâton.» C'est la folie objective. L'air a autant d'électricité qu'un chat.

J'interpelle des géants. Ils se masquent: socles avalés par les nuages mais l'irréel des sommets s'affirme, s'appuie sur la fumée, les temples tranchent la tempête; ou bien le ventre à crevasses se rapproche, déborde, nous avale. Je vacille dans l'horrible, je rencontre le splendide. Une tronche de quatre mille renverse les brouillards, surgit au-dessus des nuées, balayée de neige, cuirassée de glace. Quel film! quelle fuite! Salut l'oiseau! la fuite ahanante, soufflante, jambes pliées, dos courbés et cette idée de descendre à tout prix vers un alpage, un glacier inférieur, mineur, se couler en bas, en bas! vers le calme. Le ciel beugle. Et la rage circulaire des flocons l'emporte. Le quatre-mille a chaviré ou disparu: un brutal fantôme!

Valais tu n'a pas l'Océan?

*

Oh! la tempête s'éteint! Tranquillité?

Comme on entre en religion, on entre dans le silence perçu comme un réchauffement. Un total et nouveau silence. Les tourbillons s'atténuent. Je vous parle moins d'un sursis, je vous parle d'un au-delà. Je distingue une rétention, une absence. Pourquoi les vents se sont-ils tus à leur plus grande puissance? La montagne ralentit. Quelque chose arrive mais les déchiquetures, les mitres, les becs ne mitraillent plus la moraine ni la falaise, ni les séracs ne craqueront sur les gouilles glaciaires: le chaos se stabilise, plus de fragments rapides comme les comètes. Et les fleuves qui ravagent les villages à cinquante kilomètres sont tenus en laisse sous les glaciers. Ici? Ici et maintenant? Il y aura le mystère du jour blanc. Ce jour précède ou suit les tremblements. Au bout d'une nuit douce comme au bout d'un fruit, il surprend les cabanes, il envahit les vallées déjà blanches, il interrompt aussi toutes violences. Pour les chasseurs ou les oiseaux de montagnes que nous sommes il est piège et glu. Il s'agit d'une opacité de neige sans neige, de brouillard sans brouillard. Peut-être qu'il floconne par linéaments et qu'il y a du nuage dans l'air. Le sol aussi semble nuage. L'étrave des temples nous aborde. Les collines et les plaines se rencontrent. On skie: je crois terminer un schuss, or je suis arrêté, malheur comme si je perds la conscience! et je tombe. Grande montagne vague quand tu nous tiens! Je ressemble à un écureuil auquel on a tranché le nerf auditif ou à un astronaute étourdi. Je mange la neige en chutant. Mais ne sommes-nous pas épars à l'intérieur de nous-mêmes avec un renversement de notre propre

espace, depuis le temps que nous skions? Je grimpe une pente couleur de cerveau. Je ne trouve plus le plat, je suis une ligne de biais sans fin. Le but est inatteignable et il n'y a pas de but.

Maurice Chappaz

Ein Handwerk

Sind Schriftsteller notwendig? Auch auf diese Frage, die von vielen Mitbürgern häufig offen und häufiger hinter vorgehaltener Hand gestellt wird, könnte man sich die Antwort einfach machen, könnte man sagen: «Sie sind notwendig, sonst gäbe es sie nicht.»

Doch eine solche Antwort wäre zu billig. Wir brauchten auch nicht unbedingt Autos, nur weil es Autos gibt. Im Gegenteil, wir wären heute wahrscheinlich besser dran, wenn es keine gäbe. Aber ich will nicht so weit gehen und hier untersuchen, warum die menschliche Phantasie uns Autos beschert hat. Ich möchte lediglich auf den Biologen Julian Huxley hinweisen, der einmal gesagt hat, auch die menschliche Phantasie sei ein «Naturprodukt», und es komme darauf an, wie wir diese Produkte anwenden würden; sie an sich zu verhindern, sei unmöglich.

Wie «wenden wir unsere Schriftsteller an»? Die Fernsehzuschauer möchten hin und wieder Fernsehspiele, und seien es auch nur «Durbridges», sehen. Ohne Schriftsteller gibt es keine Fernseh- und keine Hörspiele. Ohne Schriftsteller gibt es keine Bücher. Das scheinen allerdings viele Leser nicht zu wissen, ja es gibt sogar Buchhändler, die offenbar vergessen, daß es Schriftsteller braucht, damit sie Bücher verkaufen können . . .

Der Schriftsteller ist, wenn auch auf einer anderen Ebene, ein Kommunikator, ein Vermittler wie der Journalist, der Publizist, der Redaktor oder der Sprecher am Radio. Der Schriftsteller vermittelt tägliche Tatsachen, freilich weniger «sachlich» und «objektiv» als der Journalist; er ist auch kein Sportreporter, der stellvertretend für den Zuschauer, Hörer oder Zeitungsleser etwa nach Sapporo fährt.

Und dennoch ist der Schriftsteller — ich meine jetzt den Erzähler und den Dramatiker — ein Vermittler, einer, der stellvertretend für viele Leute allgemeingültige menschliche Erfahrungen formuliert und weitergibt. Jeder Schriftsteller erfährt mehr als einmal in seinem Leben, daß Mitmenschen zu ihm kommen und ihm sagen: «Meine Geschichte wäre ein Roman oder ein Drama.» (Wenige sagen, ihr Leben könnte eine Komödie gewesen sein!)

Trotzdem ist der Schriftsteller für die meisten Leute suspekt. Man achtet und ehrt ihn, wenn er Erfolg hat, man lächelt über ihn und meidet ihn gar, wenn er keinen hat. Das gehört eben zum Glanz und zum Elend des Schriftstellers: Ist er berühmt, bekannt, so ist er geachtet, weil sein Ruhm geachtet wird. Hat